

L'imaginaire de la fin

Nathalie Stevens, *Underground*, Laval, Éditions Trois, 1999, 80 p.

Gérald Leblanc, *Je n'en connais pas la fin*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1999, 98 p.

Dyane Léger, *Le dragon de la dernière heure*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1999, 128 p.

François Paré

Numéro 108, septembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (2000). Compte rendu de [L'imaginaire de la fin / Nathalie Stevens, *Underground*, Laval, Éditions Trois, 1999, 80 p. / Gérald Leblanc, *Je n'en connais pas la fin*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1999, 98 p. / Dyane Léger, *Le dragon de la dernière heure*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1999, 128 p.] *Liaison*, (108), 45–46.

L'imaginaire de la fin

François Paré

Dans un article récent de la revue *Protée*, où il traitait de la présence du corps dans les récits de l'écrivain américain Dennis Cooper, Jean-Ernest Joos prédisait la «fin du sexuel», puisque le corps malade, écrivait-il, ne pouvait plus être porteur de renouvellement pour notre époque (*Protée*, 27, 3, hiver 1999-2000, p. 93-107). Selon Joos, les pulsions de vie et de mort s'aboliraient aujourd'hui l'une dans l'autre. Le corps vulnérable et déchu (Joos fait référence au SIDA) serait l'emblème de cette perte du sens.

Les trois recueils, qui font ici l'objet de ma lecture, sont effectivement traversés par «l'imaginaire de la fin». Mais le corps, lui, ne participe pas de cet imaginaire, du moins pas encore. Il est, au contraire, un lieu beaucoup plus positif auquel participe la poésie. Figure paradoxale, parce qu'elle est à la fois corporelle et spirituelle, celle-ci comporte une étonnante valeur de transformation. Car elle est, dans la belle formule de Dyane Léger, un «appel comme ce cri sourd et muet que l'on voit sourdre du regard des morts. Un appel irrésistible dont la transparence laisse lire en filigrane».

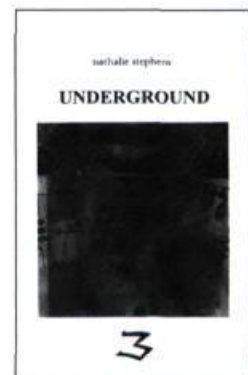
C'est dans *Underground*, le troisième recueil en français de nathalie stephens, que cette question de la corporalité du langage poétique trouve sa plus claire énonciation. Le texte s'ouvre sur une attente. Deux femmes sont face à face dans une station de métro. Les rails, les portes qui s'ouvrent et se ferment, les signaux sonores, l'odeur de vomit, le tunnel, l'atmosphère de désir et de mort, tout cela constitue le terreau métaphorique d'une assez extraordinaire réflexion sur la nature même du langage poétique. En effet, *Underground* s'organise autour de puissantes images récur-

rentes. La femme se penche sur les rails en quête de l'autre. Elle cherche cette femme, poussée par un désir dont elle voit sans cesse les signes sur les affiches publicitaires qui hantent cette vie souterraine. Mais le geste vers l'avant est aussi un présage de sa mort. Et elle le sait.

Elle aura recours aux mots qui formeront corps, si l'on peut dire, au-dessus du vide, et le livre ouvert deviendra une «palissade écartant le désir du néant» (p. 39). Jamais la poésie ne devra se laisser aller à l'idéalisme; ainsi, sur le quai du métro, les mots laissent des traces de salive, de sueur, de fermentation. La «sensation méprisée» se transforme en «lieu habité». C'est là pour nathalie stephens une quête extrêmement ancienne. La poésie a pour tâche explicite de saisir, dans le geste de l'amour, «la part insaisissable, intacte, impénétrable cellule de la survivance, remontée du temps avant le temps» (p. 48-49).

Dans cette archéologie du corps, stephens semble s'adresser à son lecteur ou sa lectrice. «Entre moi et toi s'étend la page où mes doigts inscrivent les mots que tu parcours des yeux» (p. 19). «Devant la grossièreté de la mémoire, l'impertinence de l'auteure, comment réagis-tu?» (p. 41). Ces invectives servent à déjouer la fausse innocence dont toute lecture serait ici la marque. Et pourtant, comme dans les «miroirs élusifs» de l'*underground* où les amantes se rejoignent sans jamais se toucher, l'écriture mime le «schisme de la parole» qui désunit les participants au jeu spectaculaire de la poésie.

Par la complexité des questions qu'elle met en présence et par la lucidité de son argumentation théorique, nathalie stephens a produit une œuvre remarquable. Plus qu'un manifeste politique, ce recueil est un véritable art poétique du corps, dont la fonction est de faire scandale dans une culture de la «gêne et de l'ennui». C'est ce corps aux dimensions de la ville, désirant à l'extrême, qui sera éventuellement le lieu d'une renaissance;



nathalie stephens,
Underground, Laval,
Éditions Trois, 1999, 80 p.

là se manifestera la persistance archéologique de l'amour et des signaux anciens dont notre culture reniait jusque-là l'existence.

Moins exigeant est le recueil de Dyane Léger. Moins riche aussi! Le dragon de la dernière heure, malgré le choix intéressant de la forme épistolaire, s'apparente plutôt au récit de vie ou à l'interview. Il y est question d'un vague passé de violence que la narratrice évoque, sans s'y attarder, car ce passé est aujourd'hui transformé par le «frisson bleu de l'amour». Se succèdent alors les lettres fictives qu'elle adresse à Michel, son amant, vainqueur, on s'en doute, du «dragon» des forces maléfiques, lui qui avait surgi de nulle part au moment où la femme n'attendait plus rien.

S'il y a toujours eu dans l'écriture de Dyane Léger une véritable pulsion libérante, à l'œuvre dans les gestes mêmes de tous les jours, cette énergie particulière est ici appauvrie par la banalité des propos. Il reste bien, ici et là, des formules cinglantes, mais dans l'ensemble les lettres de l'amante, sauvée par le «saint archange», ne parviennent guère à cette incandescence que la poésie de Léger nous avait si souvent offerte. L'amante ne cesse de répéter sur tous les tons son amour et sa joie indéfectibles; le dragon s'est éteint depuis longtemps dans son sommeil médiéval. La métaphore n'est qu'un jeu. Il aurait fallu sans doute couper ce recueil de moitié, moins en mettre, ne garder de cet échange épistolaire que les moments forts. Ici malheureusement, le secret est trop tôt dévoilé et le lecteur perd vite intérêt pour une histoire à laquelle il ne se sent pas lié.

Enfin, le recueil de Gérald Leblanc rassemble des textes des cinq dernières années, écrits au gré des déplacements du poète à travers l'Amérique. Moncton reste pour lui le centre d'un vaste imaginaire urbain, de New York à la Nouvelle-Orléans, qui constitue au fond une Acadie «d'emprunt», pour reprendre l'expression même de Leblanc. Ce qui fait l'enchantement — je crois que c'est le mot juste ici — de l'écriture de Leblanc, c'est le récit sans prétention de la vie de quartier: lieux de rencontres furtives, amours de passage, mémoire de l'enfance au gré des cafés et des restaurants du coin. Le poète est au cœur de cette effervescence. C'est là qu'il règne. Ses «histoires de nuits» nourrissent la ville et l'habitent:

*nous investissons une rue un building une musique
nous voyons à partir d'ici et avec cette vision
le reste se place (p. 30)*

Cette existence est marquée par le moment; l'improvisation, à la manière au jazz, constitue sa structure provisoire:

*l'histoire est une invention
une projection de nos préoccupations immédiates*

Il y a donc chez Leblanc une certaine facilité, inscrite au cœur même du travail d'écriture. Et c'est ce qui, curieusement, fait la force et la faiblesse de cette œuvre poétique, qui s'alimente au quotidien. Parmi les moments forts, on retiendra les beaux textes centraux intitulés «Passages», littéralement mis en mouvement par le rythme des *danceballs* de la Louisiane. D'autres textes, les plus autobiographiques, sont malheureusement beaucoup plus faibles et, incapables de recul, piétinent dans la superficialité.

La poésie doit-elle préserver sa part de lucidité, son tranchant? Je le crois profondément. Elle doit être pour le lecteur — et c'est ce que montre si magnifiquement ici le livre de Nathalie Stephens —, une parole à la fois inutile et indispensable. Elle crée à même ses incursions dans le monde sa propre nécessité. ●

François Paré est professeur à l'Université de Guelph et essayiste. *Les littératures de l'exiguïté* (Le Nordir), lui a valu le Prix du Gouverneur général.



Gérald Leblanc,
Je n'en connais pas la fin,
Moncton,
Éditions Perce-Neige,
1999, 98 p.

Dyane Léger, *Le dragon de la dernière heure*, Moncton,
Éditions Perce-Neige,
1999, 128 p.

